

Notes de Lecture

Jean-Guy Pilon, Naïm Kattan and R. P.

Volume 10, Number 3 (57), May–June 1968

Les écrivains et l'enseignement de la littérature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60379ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Pilon, J.-G., Kattan, N. & P., R. (1968). Notes de Lecture. *Liberté*, 10(3), 206–211.

notes de lecture

CHERCHANT MES SOUVENIRS, par Robert de Roquebrune, Editions Fides, Montréal 1968, 244 pages.

Avec bonhomie et tendresse, avec aussi beaucoup de mélancolie, Robert de Roquebrune raconte en des pages, parfois très naïves, ses souvenirs et l'époque 1911-1940. La première découverte de Paris, la vie à Belœil près de Montréal, et le retour à Paris pour une période de vingt ans, qui allait se terminer avec la débâcle de 1940.

L'auteur a vécu dans des milieux très à l'aise, il a fréquenté — et nous en parle longuement — les milieux bourgeois de la capitale française de l'entre deux-guerres et en plus des personnages justement oubliés, nous y voyons défiler toutes sortes d'êtres dont plusieurs sont peu recommandables.

L'auteur excelle dans la relation de ses promenades à travers la France, pendant les vacances ou autrement. Il a su garder vivace le souvenir de tous ces jours heureux et le transmet bien au lecteur.

Un livre tendre et touchant, bien écrit, qui comporte beaucoup de longueurs mais qui se lit quand même avec plaisir.

J.-G. P.

VINGT LETTRES A UN AMI par Svetlana Alliluyeva,
Editions du Seuil et Editions Pierre Charron, Paris.

«N'oubliez jamais le bien». C'est avec ces mots que la fille de Staline, Svetlana Alliluyeva, termine l'avant-dernière des vingt lettres qu'elle adresse à un ami. Ami lointain, inconnu mais ami qui, espère-t-elle, comprendra les souffrances et les blessures de ceux qui ont connu la guerre, les camps, ceux des Allemands puis ceux des Soviets, «les nôtres» dit-elle. Lettres sentimentales, oui, certes, mais touchantes écrites avec émotion, avec un ton de sincérité qui ne trompe pas.

Il n'est pas facile d'être la fille d'un homme célèbre, d'un homme qui tient entre ses mains le destin de tout un peuple et qui, par surcroît, est un homme autoritaire, un dictateur qui a peur de ceux qui l'entourent, qui méprise les faibles et qui finit par mépriser tous les hommes. Dans son évocation du passé, Svetlana tente de l'humaniser. On la comprend, il était son père, elle l'a vu sous un autre jour, elle lui a connu un visage unique que personne d'autre n'a pu apercevoir. «Personne ici ne le considérait comme un dieu», dit-elle, «ni comme un surhomme, ni comme un génie, ni comme un malfaiteur. On l'aimait et on le respectait pour ses qualités humaines les plus ordinaires, celles-là mêmes dont les domestiques sont toujours des juges infailibles». Et voilà, elle parle des domestiques. Ce sont les seuls d'après elle qui ont pu connaître le véritable Staline.

Il est inutile de chercher dans cet ouvrage une explication de l'homme qui a pu gouverner un si vaste pays et auquel personne ne pouvait résister. Svetlana ne l'a sans doute pas connu. Elle assistait à certains des dîners qui se prolongeaient tard dans la nuit et qui réunissaient autour du maître de toutes les Russies ses collaborateurs les plus immédiats. Ils changeaient de temps en temps. Savait-elle que plusieurs parmi eux s'engouffraient dans le néant, étaient victimes des purges? Oui, sans doute, mais elle ne voulait pas, elle ne pouvait pas découvrir le mystère.

Svetlana souhaitait mener la vie d'un enfant ordinaire. Mais tel ne fut pas son destin. Elle était toujours isolée, surveillée, ne pouvant fréquenter les enfants de son âge. Et puis un grand malheur s'abattit sur elle: sa mère se suicida. Cette mort a moralement détruit Staline. Svetlana dit qu'il avait cessé de croire en l'humanité en laquelle d'ailleurs il n'avait jamais beaucoup cru. Il ne pouvait imaginer qu'il était lui-même le premier responsable de la mort de sa femme, qu'il la maltraitait, qu'elle pouvait lui en vouloir. Il cherchait autour de lui un coupable: quelqu'un qui avait mis dans la tête de sa femme cette idée affreuse. Ce ne pouvait être qu'un ennemi, quelqu'un qui lui en voulait à lui personnellement. Au cours des dernières années de sa vie Staline vécut dans une solitude absolue. Il voyait ses collaborateurs, mais c'était pour leur donner des ordres. Il avait peur de tout le monde. Il se croyait assailli de complots.

Sans le vouloir, Svetlana met souvent le doigt sur les ambiguïtés et les contradictions de Staline. C'est un homme affable, aimable avec

les subalternes, simple dans ses rapports avec les domestiques, Mais, c'est aussi un homme qui méprise la foule, qui la fuit, qui a peur des adulateurs, qui est timide face aux multitudes. Ce conducteur des masses prolétariennes ne pouvait se sentir à l'aise parmi les humbles ouvriers qui voyaient en lui un dieu. Il gouvernait et il voulait gouverner. Le pouvoir n'était pas pour lui un fardeau dont il voulait se débarrasser, ce n'était pas une mission. Gouverner était pour lui la satisfaction d'une soif inextinguible de pouvoir. Sa peur des hommes, son mépris pour eux ne pouvaient lui permettre de leur faire confiance. Ceux qui n'étaient pas d'accord avec lui n'étaient pas à ses yeux des adversaires mais des ennemis. Il ne pouvait supporter la contradiction.

Certes, Svetlana ne nous explique nullement comment un homme si simple, sans grand charme, pouvait jouir d'une aussi grande puissance.

A la fin de l'ouvrage le secret de ce dictateur demeure entier. Son père s'acharnait sur tous ceux qui l'entouraient. Il assassinait comme avec une particulière prédilection ceux qui lui étaient les plus proches, les membres de sa famille, les parents de sa femme.

S'adressant à cet ami inconnu Svetlana cherche l'âme damnée. «Tu dois être déjà las de toutes ces morts dont je ne cesse de te parler. Ai-je connu une seule existence heureuse? Mon père est comme entouré d'un cercle noir maudit; quiconque pénètre à l'intérieur périt.» Oui, il y avait un coupable; c'était une âme damnée, en l'occurrence Béria. Cet homme flattait son père et lui inspirait ses mauvaises actions.

L'ouvrage de Svetlana Alliluyeva n'a pas de signification politique. Evidemment, il s'agit d'un homme politique qui a dominé non seulement l'Union Soviétique, mais directement et souvent indirectement les partis communistes du monde entier. Ce n'est pas non plus une explication psychologique ou morale de l'homme. C'est le témoignage d'une fille sur son père, fille qui en fin de compte fut encore plus solitaire que son père. Svetlana ne pouvait en vouloir à cet homme qui enfant, l'avait entourée d'une grande affection. De plus, elle se rendait compte qu'il était malheureux, et plus il l'était plus cruel il devenait. C'est un témoignage simple, émouvant, mais aussi un document unique sur notre époque. Le destin d'une partie de l'humanité était entre les mains d'un homme qui était bien moins génial, bien moins éclairé que l'on ne pensait. Et il est désespérant de s'apercevoir que le bonheur d'un peuple tient à la volonté d'un homme; que le destin de tant d'êtres humains repose sur une base si fragile, que la liberté est tellement menacée, que l'on peut exploiter l'un des plus grands rêves de l'humanité pour le transformer en un véritable cauchemar.

NAIM KATTAN

LIVRES ET AUTEURS CANADIENS, Editions Jumonville, case postale 1177, Station B, Montréal, 206 pages.

L'édition 1967 de ce recueil critique annuel est de loin la plus soignée et la plus complète qu'ait publiée son directeur, M. Adrien Thério. Tous les livres parus au cours de l'année y sont commentés: on regrettera toutefois que des livres mineurs ou même très mauvais y occupent autant de place. Il semble que certains des critiques aient constamment le besoin de parler longuement de mauvais livres.

Mais ce qui est plus spécialement intéressant dans l'édition de 1967, c'est l'accent mis sur des études générales, la qualité de la bibliographie générale, la liste des thèses de doctorats et enfin une sélection des meilleurs articles parus dans les revues.

On pourrait faire beaucoup de réserve à propos de tel ou tel article ou de telle prise de position d'un collaborateur, mais ce n'est pas mon propos. Je tiens surtout à signaler ici la très grande amélioration qu'a connue cette revue, et son utilité pour toute personne qui s'intéresse à la littérature québécoise.

J.-G. P.

LA SAISON DE L'INCONFORT, roman par Paule Saint-Onge, Le Cercle du Livre de France, Montréal 1968, 186 pages.

Il y a dans ce roman des naïvetés souvent touchantes qui s'ajoutent ou se superposent à une sorte de tragédie masochiste à laquelle, parfois, on se lasse de croire.

L'héroïne du roman de Madame Paule Saint-Onge est une femme équilibrée et saine, qui souffre d'un mari jaloux qui la tyrannise à un point tel qu'on souhaiterait à chaque deux pages, la voir crier, frapper, gueuler, se révolter. Mais non, elle se réfugie dans l'écriture et la lecture, après avoir commencé une bien fade liaison qui la torturera et qui fait d'ailleurs l'objet de son livre.

L'auteur a réussi là l'excellent portrait d'une femme belle et intelligente, écrasée par son milieu et sa famille (surtout son mari) et qui se trouve à peu près sans ressources devant la vie. Une image typique de notre société.

C'est ainsi, je pense, qu'il faut lire ce livre: un portrait-document de la médiocrité. De la peur de vivre, de la soumission, de la perte progressive et totale de la liberté intérieure. La décomposition d'un être qui aime, voudrait être aimé et ne sachant pas comment et ne pouvant pas assumer la globalité de ses sentiments, dépérit et aboutit à la solitude.

J.-G. P.

LA VOIX, roman, par Roger Fournier, Montréal, Cercle du Livre de France, 1968, 230 pages.

De livre en livre, de best-seller en best-seller (le «Journal d'un jeune marié» en est à sa deuxième édition, «Inutile et adorable» vient de paraître en livre de poche, signe infaillible de rentabilité), Roger Fournier poursuit son voyage au pays d'Erotix. Cette fois, il nous propose un jeu: est-ce supportable, peut-on se contenter d'aimer à distance une voix, qui vous appelle chaque jour au téléphone, vous fait des propositions alléchantes, mais refuse toujours de prouver qu'elle a aussi un visage? Et un corps. Amusant? Certes, mais derrière cette façade de jeu-devinette, ce chassé-croisé de la séduction et ce décor de science-fiction en carton pâte, il y a autre chose: la veulerie de certains êtres, la solitude, le mépris de la laideur, du corps mal fait et cet intense désespoir qui fait que l'on tue — parce qu'on n'est pas aimé.

Hélas, «La Voix», malgré toutes ses qualités, ne nous satisfait jamais tout à fait: revoici ce côté brouillon, qui n'a pas quitté Fournier depuis «Inutile et adorable» (et qui n'a jamais quitté Claude Jasmin, pour citer un autre exemple); revoici ce manque de zeste, parfois, cette absence d'étincelle, de «knack» — comme on dit —, de «punch»... mais du vrai, ce n'est pas un défaut très grave. Et il se corrige.

R.P.

SOLILOQUE EN HOMMAGE A UNE FEMME, roman par Adrien Thério, Le Cercle du Livre de France, Montréal 1968, 164 pages.

Ce roman de M. Adrien Thério était l'un des quatre manuscrits finalistes parmi lesquels le jury du Prix du Cercle du Livre de France et eut à choisir.⁽¹⁾

Le roman de M. Thério est attachant. Un homme raconte dans un véritable soliloque qui va du début à la fin, l'amour qu'il porte à une femme. Mais en se racontant cet amour (pour la centième fois peut-être) il revoit sa vie, divague d'une idée à l'autre, revient sur ses pas, fait le procès de toute une société en se remémorant son adolescence. Et la société hypocrite et puritaine qu'il décrit de façon dure mais très juste, en prend un bon coup!

Le livre est plein de ces chassés-croisés incessants, et s'y mêlent des épisodes de la vie de cette femme, des histoires de famille, le poids

(1) On se souviendra que ce Prix fut attribué à *CANCER*, un roman assez banal de Madame Anne Bernard. Les deux autres romans ont aussi été publiés: il s'agit d'*ANNA*, de Louis Gauthier, un jeune romancier qui a beaucoup de talent et qui fera sûrement sa marque, et de *LA SAISON DE L'INCONFORT*, de Paule Saint-Onge.

terrible de la solitude, l'attente dont on sait qu'elle sera inutile, le vertige.

La femme, qui est au centre de ce livre, M. Thério (à dessein je crois) n'a pas voulu la faire vivante: il en parle constamment, mais exactement comme cela se passe dans la tête du narrateur, son visage est flou, flottant quelque part dans un petit matin décevant. Et il se produit cette chose étrange que ce personnage incertain, hésitant, presque inexistant, nous finissons par y croire, malgré tout.

Le livre est bien construit et recouvre sous des naïvetés apparentes, ce poids du jour et de la vie, cette quête du bonheur, cet appel à la vie à laquelle nous sommes condamnés à croire...

J.-G. P.

L'APPARTENANCE, roman de Jean-Claude Clari, Le Cercle du Livre de France, Montréal 1968, 208 pages.

Ce jeune auteur de vingt-cinq ans vient de publier, en l'espace de quelques mois, son deuxième roman dont on nous dit qu'il est le premier qu'il ait écrit.

Il serait facile et inutile sans doute, de relever de nombreuses imperfections dans ce livre tant au plan du langage qu'au plan de la psychologie traditionnelle des personnages. Mais ce qui m'a surtout intéressé en le lisant, c'est le rythme du récit, l'effort de l'auteur de créer un personnage qui soit vrai et qui est, je pense, assez réussi: un homme veule, inconsistant, poussé par la vie et les circonstances et foncièrement malhonnête.

Maladroit dans ses attitudes et ses pensées, mais adroit dans ses mensonges, il va de l'une à l'autre à regret (avec ce seul attrait de la jeunesse) sans offrir quoi que ce soit de positif, sans demander aux femmes dont il partage le lit autre chose qu'un dérivatif à sa solitude. Une distraction ou un amusement dont il ne sait même pas établir les données de joie.

Jean-Claude Clari est un écrivain qui aura le temps de mûrir: mais il a bien commencé.

J.-G. P.